

différence qui se justifie dans le divers statut de ces dieux, officiel et public pour Cybèle, privé pour Isis et Sarapis. Chez Varron, l'avis sur ces cultes dépend de leur acceptation au sein de la *religio Romana*, ce qui est d'ailleurs courant dans la pensée romaine de l'époque – et il suffit de renvoyer au Cicéron du *De legibus*. L'historien des religions antiques pourrait regretter que la catégorie de « cultes orientaux » ne soit pas explorée davantage : les ouvrages de Franz Cumont ne sont guère mentionnés et il est quelque peu surprenant que les travaux historiographiques de Corinne Bonnet (entre autres) n'apparaissent pas. Dans cette perspective, la lecture de Rolfe aurait également pu tirer profit des réflexions récentes de Jörg Rüpke, par exemple dans *Superstition ou individualité ? Déviance religieuse dans l'Empire romain*, Bruxelles, 2015, où l'auteur relève que, dans la République tardive, la religion commence à se construire comme un savoir, une considération qui n'est pas sans conséquence dans l'évolution de la pensée et de la pratique romaines en matière de culte. Cette remarque n'enlève rien à la qualité du volume qui a le mérite de mettre à disposition de la communauté scientifique les textes varroniens sur Mater Magna et Isis/Sarapis. Il faut en outre saluer l'acribie des analyses philologiques et littéraires proposées ; l'attention donnée aux diverses formes littéraires des œuvres de Varron permet de cibler l'interprétation d'un corpus essentiellement fragmentaire : l'image qui ressort des divinités orientales n'est pas la même, qu'elle soit dans les *Satires Ménippées* ou dans des traités d'érudition. Il s'agit d'une bonne leçon de méthode lorsqu'on travaille sur les témoignages culturels attestés dans des discours littéraires. Francesco MASSA

Louis CALLEBAT, *Le De architectura de Vitruve*. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché 15 x 21,5 cm, 464 p. Prix : 45 €. ISBN 9782251446912.

Ce recueil réunit vingt-sept articles que Louis Callebat a dédiés à Vitruve et, plus largement, à la littérature technique latine, au cours de quarante ans de recherches. La grande majorité de ces articles a été publiée entre 1974 et 2013, en marge de ses éditions des livres II, VIII et X du *De architectura* dans la CUF ; certains de ces textes n'étaient pas disponibles en français tandis que d'autres, peu nombreux il est vrai, ont été mis à jour ; deux études inédites viennent compléter l'ouvrage. L'intérêt premier de cette publication est d'avoir réuni cette somme jusqu'ici disparate pour en montrer la cohérence et en dégager une étude sinon complète, du moins extrêmement riche du seul traité d'architecture romain qui nous soit parvenu. La mise en relation des articles est organisée selon un plan où, après une introduction qui replace Vitruve dans une histoire élargie du métier d'architecte (« "Architecte". Histoire d'un mot ») en le confrontant notamment aux écrits de Leon Battista Alberti (« Vitruve, Alberti et le métier d'architecte »), une première section est dédiée aux « Concepts et partis » et une seconde aux « Langages ». La première section comporte treize articles qui concourent à reformuler la question de ce qu'est le *De architectura*, question elle-même remplacée dans une définition de la littérature technique latine. Dans « Le savant et le livre », L. Callebat interroge ainsi ce que signifie le passage de l'oral, qui caractérisait la tradition architecturale grecque, à l'écrit, chez Vitruve mais aussi chez Plin ou Lucrèce. La question de la nature de l'ouvrage est encore plus directement posée dans « Le traité d'architecture vitruvien : problème d'identité », où l'auteur retient trois

éléments permettant de caractériser un traité d'architecture : la spécialisation du contenu, la fonction didactique et la systématisation des données. La même question est déclinée par le biais d'autres formes littéraires, celle des *commentarii* dans « Rhétorique et architecture dans le *De architectura* de Vitruve », ou celle de l'encyclopédie dans « Encyclopédie et architecture » et dans « Le choix encyclopédique ». Ces trois articles proposent une définition en négatif de l'œuvre de Vitruve pour mieux en dégager l'originalité, une originalité soulignée par l'étude de l'organisation même du *De architectura* (« Organisation et structure du *De architectura* de Vitruve »). Une partie de la réponse à ces questions relatives à l'identité de l'œuvre de Vitruve tient dans le couple *fabrica-ratiocinatio* auquel est presque systématiquement dédié un paragraphe dans les articles de cette première partie. L'adjonction d'une étude inédite sur les deux termes, que l'on pourrait traduire par « savoir-faire » et « raisonnement », est donc fort bienvenue. Autre sujet fondamental de cette première partie : les différents thèmes du traité vitruvien. Là encore, la question dépasse largement ce seul traité et interroge, plus largement, ce que comprend l'*architectura* latine et ce qu'est un *architectus*. L'architecture, dans le sens moderne du terme, y a bien sûr sa place et se retrouve dans deux articles, l'un sur la description des matériaux de construction du livre II (« Les matériaux de l'architecte ») et l'autre sur « La maison romaine ». Mais l'objet de l'*architectura* ne se limite pas à ces seuls aspects et comprend tout aussi bien la biologie et la géographie (« Biologie, géographie et architecture ») que la mécanique, que Vitruve développe dans le livre X (« Éléments d'interprétation et problèmes de réception du corpus vitruvien sur la mécanique »), ou que l'étude des eaux, explorées ici selon les bienfaits qui en sont connus (« Les *mirabilia aquarum* ») ou comme une ressource naturelle qui a sa discipline propre (« L'Hydraulique vitruvienne »). La seconde section, « Langages », comporte des études lexicologiques qui reprennent les thèmes abordés précédemment et déclinent la définition de ce qu'est un langage technique selon les différents domaines signalés. Une introduction, comprenant deux articles et posant les « éléments d'une problématique », replace ce langage technique dans un contexte plus large : celui de la vulgarisation d'une part (« Problèmes formels de la vulgarisation scientifique et technique »), celui de ses rapports à la langue commune d'autre part (« Langages techniques et langue commune »). Deux thèmes principaux sont abordés dans cette seconde partie : tout d'abord, la genèse du vocabulaire technique latin (notamment dans l'article « Observations sur la genèse et l'évolution du vocabulaire latin de l'architecture » mais aussi dans « La prose du *De architectura* de Vitruve »), entre substrat latin, souvent tiré du langage commun et nourri de métaphores rapprochant l'architecture d'autres domaines scientifiques (« Dénominations métaphoriques dans le vocabulaire de l'architecture »), et termes grecs plus ou moins latinisés qui attestent l'importance de l'hellénisation de la Rome du I^{er} siècle (« *Quod graece dicitur*. Termes grecs dans la terminologie architecturale vitruvienne »). Derrière les questions lexicologiques émergent des questions historiques : par exemple, la prépondérance de termes venant de la langue latine commune dans le vocabulaire de la *domus* atteste de l'ancienneté de son modèle tandis que la multiplication des termes d'origine grecque désignant les éléments des riches villas comme celle de Pliny à Pouzzoles est à lier à la fois à l'arrivée d'hommes de métiers grecs et à une mode qui puise ses modèles dans l'architecture grecque (« Observations sur le vocabulaire de l'habitat romain »). C'est là une

des richesses de cet ouvrage que d'insister sur les évolutions et de replacer le traité de Vitruve dans un « contexte de civilisation » – pour reprendre les mots de L. Callebat – quand les lectures de Vitruve depuis le Moyen Âge tendaient au contraire à en faire un traité anhistorique d'une architecture atemporelle. Le second thème qui émerge à la lecture de cette seconde partie, et qui reprend des conclusions déjà esquissées dans la première moitié de l'ouvrage, concerne les compétences de Vitruve : si des critiques acerbes ont pu être exprimées sur le fond comme sur la forme de l'ouvrage, L. Callebat montre que, pour ce qui est du vocabulaire utilisé, les compétences de Vitruve ne peuvent être mises en doute. Il souligne ainsi la cohérence de ses choix dans tous les domaines traités, l'architecture mais aussi l'hydraulique, l'hydrologie ou la mécanique. Le recueil est complété par trois annexes : une étude du vocabulaire du « “devis” de Pouzzoles », très proche de celui que, 70 ans plus tard, Vitruve utilise dans son traité ; puis une recension des « désignations diminutives de l'habitation ». Les « annexes lexicales » qui ferment l'ouvrage proposent un index du « vocabulaire vitruvien de l'hydraulique » renvoyant à l'article dédié à la question. Le choix, étrange, de proposer cet index plus de 100 pages après l'article auquel il correspond ne vient cependant que souligner un des grands manques de cet ouvrage : l'absence d'index et, plus encore, d'une bibliographie générale. Un seul article, « La prose du *De architectura* de Vitruve », est accompagné d'une bibliographie d'origine. Pour le reste, il faut se référer aux notes pour reconstruire le parcours historiographique de chaque article, de même que l'absence d'index interdit une lecture filée de l'ouvrage autour de thèmes récurrents, tels le public à qui s'adresse Vitruve, la définition de ce qu'est la littérature technique latine (avec de belles études sur Caton, Pliny, Frontin et Columelle) ou encore sur le rôle et le statut social des architectes à Rome.

Pauline DUCRET

Sophie MADELEINE & Philippe FLEURY (Ed.), *Autour des machines de Vitruve. L'ingénierie romaine : textes, archéologie et restitution*. Caen, Presses universitaires de Caen, 2017. 1 vol. broché 16 x 24 cm, 243 p., 104 ill. n/b & coul. (SYMPOSIA) Prix : 22 €. ISBN 978-2-84133-844-3.

Ce petit volume issu d'un colloque organisé à Caen les 3 et 4 juin 2015 comprend treize contributions, dont l'introduction et une annexe ; il est complété par une bibliographie générale, trois index (noms de personnes, noms de lieux, termes techniques), des résumés français /anglais et une note sur les auteurs. En introduction, Philippe Fleury rappelle que ces actes s'inscrivent dans la lignée de recherches menées à Caen sur les textes scientifiques et techniques de l'Antiquité (cf. le colloque *La technologie gréco-romaine : transmission, restitution et médiation* paru en 2015) mais que ses objectifs sont ici plus resserrés, autour des *machinae* de Vitruve (X, 1, 1). Les quatre premières contributions concernent les engins militaires vus sous divers aspects techniques mais aussi sémantiques. Dans « La terminologie des machines vitruviennes », Louis Callebat revient sur les machines de guerre pour évoquer la variété des dénominations et acceptions, et montrer la complexité des interprétations qui en découlent ; il pose la question de la pluralité des dénominations qui peut tenir aux termes mal fixés, à la coexistence d'un terme savant et d'un terme courant, d'une description technique